

*Jeunes chercheurs dans la cité 2010*

Actes du festival qui s'est tenu à Bruxelles et à Lille en mars et mai 2010

Les actes que nous publions aujourd'hui sont les traces de la deuxième édition du festival « Jeunes Chercheurs dans la Cité », qui s'est tenu au printemps 2010 à Lille et à Bruxelles. Né en 2008, ce projet vise à faire découvrir au grand public les multiples visages de la recherche actuelle en sciences humaines, à partir d'une série de conférences données conjointement par des jeunes chercheurs belges et français.

Entièrement organisée par des doctorants, la deuxième édition du festival a vu pas moins de 26 jeunes chercheurs quitter leurs campus pour aller à la rencontre du public dans des lieux aussi variés qu'un café philo, une bibliothèque communale, une salle de spectacle, une librairie, une école de promotion sociale ou un centre culturel.

Construites sous forme de tables rondes, faisant appel à la vidéo, à l'image, à la littérature ou même à des exercices pratiques pour ce qui concerne les arts de la scène, les interventions ont donné une large place au dialogue avec le public et ont abordé une multitude de domaines : l'histoire de l'art, la philosophie, l'histoire contemporaine, l'archéologie, la linguistique, la littérature, les arts du spectacle, les sciences de l'éducation et bien d'autres.

Les diverses contributions que nous publions ici démontrent que l'un des principaux modes d'interaction de la recherche en SHS avec le tissu social auquel elle appartient est la reconfiguration des données qui constituent notre monde commun. Analysant sous des angles toujours renouvelés l'histoire, les arts et les concepts qui ont forgé nos sociétés, les jeunes chercheurs dégagent des pistes d'interprétation, mettent à jour des pratiques ou des théories oubliées, ouvrent des perspectives qui incitent à envisager sous un jour neuf les grandes questions qui traversent le corps social. Bref, la recherche en sciences humaines, qui s'inscrit pleinement dans le tissu social, ne cesse de problématiser la manière dont se pense ce dernier.

L'article de Myriam Suchet est exemplaire à cet égard : l'auteur y questionne le type d'engagement propre à l'enseignant-chercheur d'aujourd'hui. Partant du cas des « études postcoloniales », elle interroge, au-delà, la responsabilité sociale du chercheur tant face à son rapport au savoir que dans ses implications citoyennes. La proposition de Myriam Suchet entend faire écho à celles d'Audrey Louckx et de Sophie Croiset, avec lesquelles elle avait partagé une conférence lors de l'édition 2010 de « Jeunes chercheurs ». On retrouve, chez ses deux acolytes, un souci commun d'articuler les effets et les spécificités de la pratique littéraire à la question des identités dans le monde contemporain.

Ainsi Audrey Louckx s'attache-t-elle à examiner les expressions de la littérature de témoignage dans la culture américaine actuelle. Grâce à la mise en récit d'expériences de traumatisme, des détenues, des jeunes en difficulté d'un quartier pauvre de Californie, des rescapés de l'ouragan Katrina ou encore des sans-papiers sur le sol américain retrouvent la capacité de parler en leur nom propre, de se réapproprier leur histoire et d'interpeler le corps social.

Sophie Croiset, quant à elle, étudie les œuvres d'écrivains plus « confirmés » dont la particularité interroge la fabrique des identités en littérature : il s'agit des écrivains chinois d'expression française. A travers le cas précis du roman *Le complexe de Di* de Dai Sijie, elle analyse comment la situation d'« entre-deux » qui caractérise l'auteur célèbre de *Balzac et la petite tailleuse chinoise* se traduit de manière littéraire dans divers procédés de distanciation ironique. Plus globalement, la contribution de Sophie Croiset attire l'attention sur son concept de « transidentité », qui dépasse les clivages de la double culture pour envisager un écrivain *in-between*, ni Chinois en Chine, ni Français en France.

L'impact des arts – plastiques ou lyrique, cette fois – sur les identités et sur l'organisation collective de nos sociétés est aussi au cœur des approches de Marie Depraetere, d'Aliénor Debrocq et de Carine Séron, sous des angles d'approche très différents. Aliénor Debrocq s'intéresse à la manière dont la peinture qui suivit la Seconde Guerre mondiale fut profondément bouleversée par le déferlement de violence et la perte de sens et d'humanité qui caractérisa le conflit. Face à un tel traumatisme, la peinture ne représente plus l'histoire, mais est traversée par elle, que ce soit d'une manière thématique ou dans des agencements formels qui témoignent de l'éclatement des structures anciennes.

L'étude de quelques tableaux représentatifs de cet état de fait permet à Aliénor Debrocq d'esquisser une démarche d'histoire culturelle qui fait dialoguer l'imaginaire historique contemporain avec les propositions esthétiques qu'il a produit.

Marie Depraetere nous invite, pour sa part, à examiner la manière dont l'art et les traces de notre passé s'inscrivent dans nos sociétés à travers l'institution muséale. Tirailé entre exigence de rentabilité touristico-commerciale et mission de conservation et de mise en valeur du patrimoine, le musée est le lieu parfait pour réfléchir à la manière dont nos sociétés se rapportent à l'art aujourd'hui. Les analyses de cas proposées par l'auteur révèlent la manière dont le processus de « sacralisation » d'un objet entré au musée s'affronte avec une logique de gestion managériale, ou la nourrit. A travers ces logiques économiques et patrimoniales souvent contradictoires, c'est, *in fine*, la question de la médiation démocratique de la culture qui nous est posée.

Carine Séron envisage quant à elle la création opératique à travers le rôle que le directeur d'opéra joue dans le processus créatif, souvent analysé comme étant le fait des seuls librettiste, compositeur et metteur en scène. Entre missions de démocratisation de la culture et de mise en valeur des artistes nationaux contemporains, l'auteure étudie comment différents directeurs d'opéra belges (Bernard Foccroulle, Marc Clémey, Paul Danblon, Guy Coolen) se positionnent dans l'élaboration d'une œuvre lyrique, au croisement entre exigences artistiques et techniques et inscription de la création dans un environnement social et politique.

« Jeunes chercheurs dans la cité 2010 » a également été l'occasion de questionner les rapports entre arts, spiritualité et société au prisme de la culture des pays de l'Est. Katia Vandendorre nous montre comment le roman-conte *Wroniec* (2009) s'inscrit dans une action socio-éducative visant à mieux faire connaître et comprendre la période d'état de siège policier et militaire qui s'empara de la Pologne à partir de décembre 1981. L'auteur, Jacek Dukaj, qui choisit de donner à son récit la forme d'un conte, peut travailler non seulement l'événement historique, mais aussi son impact sur l'imaginaire polonais.

Plus en amont dans l'Histoire, Jeremy Lambert se penche sur la figure d'Andrzej Towianski, penseur romantique polonais. Le parcours idéologique et spirituel de ce dernier, au milieu des mouvements d'inquiétude sociale et d'attente religieuse qui marquèrent le dix-

neuvième siècle, interpelle encore les consciences contemporaines. A l'heure où l'intérêt pour des formes de spiritualité individualisées connaît une nouvelle vigueur, le moment est peut-être propice à la relecture de phénomènes idéologiques décriés lors de leur éclosion. L'analyse que Jeremy Lambert consacre à l'attente du Grand Homme dans cette manifestation du messianisme polonais montre comment les questions soulevées par ses recherches rencontrent et éclaircissent une dynamique toujours d'actualité.

Quant à Galina Subbotina, son étude des transpositions romanesques dans la nouvelle « Un ami inconnu » d'Ivan Bounine nous invite à comprendre comment la littérature naît du vécu et y revient. Par une analyse minutieuse de la manière dont le prix Nobel russe s'inspire d'éléments de son existence pour construire la forme littéraire du « réalisme extatique », l'article nous invite à nous plonger aux sources du processus créatif, dans une tension continue avec la vie qui le défie.

Encore plus à l'Est à présent, quittons la Pologne et Saint-Pétersbourg pour découvrir l'univers du Bharata-Nāṭyam, danse classique du Tamil Nadu. Geoffrey Planque nous en livre une étude poussée, qui montre que ce que la modernité occidentale classerait comme un « art » dissocié d'autres formes de représentation sociale relève, en réalité, d'une étroite imbrication d'une vision du monde, d'une structure culturelle et de pratiques spirituelles donnant corps aux divinités. Outre les effets de distanciation que l'étude d'une culture autre produit sur notre vision de nos propres modèles, la contribution de Geoffrey Planque nous invite à examiner les puissances poétiques des corps et de leur mise en scène.

Ces questions de décentrement et d'étrangeté face à une culture autre qui nous interpelle se rencontrent non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps. A rebrousse-poil de l'image d'Epinal d'un archéologue aventurier découvrant monts et merveilles tous les dix coups de pioche, Marie Demelenne et Arnaud Quertinmont nous invitent à découvrir la réalité de leur pratique archéologique, et la richesse insoupçonnée que recèlent, pour qui a la patience de les interpréter, tessons de céramiques ou échantillons de matériaux de construction. Ainsi Marie Demelenne nous fait-elle découvrir les apports de l'archéologie du bâti en Wallonie, qui vise autant à reconstituer l'histoire d'un bâtiment qu'à comprendre l'activité de bâtir, les techniques mises en œuvre, l'organisation sociale et

matérielle du chantier. Tout en nous révélant des fragments de vie de nos ancêtres, l'archéologie du bâti permet – en étroite collaboration avec des architectes, ingénieurs, chimistes ou physiciens – la mise en œuvre de procédés de restauration et de conservation adaptés.

De son côté, Arnaud Quertinmont nous propose de le suivre pas à pas dans sa démarche d'interprétation de huit fragments de grès et de faïence datant de la période du royaume de Méroé qui s'étendit dans le Soudan antique du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle après J.-C. L'analyse minutieuse de ces fragments *a priori* frustes et d'intérêt secondaire fait renaître une multitude de détails relatifs aux croyances et aux pratiques d'une civilisation méconnue. Les rites funéraires du royaume de Méroé reprennent sens petit à petit au fil de l'étude, nous interpellant, comme le souligne l'auteur, sur notre commune humanité avec ces lointains ancêtres dont les préoccupations et les réactions face à la mort font écho aux nôtres.

Enfin, ce volume des actes de « Jeunes chercheurs dans la cité 2010 » se clôt sur une contribution de Dagmara Gut, autour d'une question qui ne cesse d'agiter pédagogues, journalistes et parents d'élèves : comment apprendre ? Behaviorisme, constructivisme, psycho-constructivisme et socioconstructivisme sont ainsi envisagés dans leurs apports et leurs limites respectives, avant d'en arriver aux théories actuelles relatives à « l'apprentissage situé ». Ce dernier courant, qui accorde une place de choix à l'influence du social sur les processus cognitifs, incite à réenvisager nos stratégies d'apprentissage et la vision du sujet en train d'apprendre, situé dans un réseau d'interactions avec l'ensemble des ressources qu'il est capable d'utiliser. Parties du corps social, de ses besoins et de ses difficultés spécifiques, les théories de l'apprentissage y reviennent – à l'image de toutes les disciplines qui sont présentées dans ce recueil et dont nous invitons le lecteur à revisiter les tours et détours.

\*\*\*

A travers la publication de ces quelques traces de ce que fut l'édition 2010 de « Jeunes chercheurs dans la cité », nous entendons témoigner de notre attachement aux objectifs du festival et aux idées qu'il défend. L'aventure n'est d'ailleurs pas près de s'arrêter : la troisième édition de « Jeunes chercheurs dans la cité » est en préparation. Elle se tiendra en

octobre et novembre 2011, à Bruxelles, Lille et Louvain-la-Neuve. D'ores et déjà, nous vous y invitons chaleureusement.

Noémie GOLDMAN

Aspirante F.R.S.-FNRS – Université libre de Bruxelles

Aline WIAME

Aspirante F.R.S.-FNRS – Université libre de Bruxelles

« Jeunes chercheurs dans la Cité 2010 » a bénéficié du soutien financier du Collège doctoral européen Lille – Nord Pas-de-Calais, de l'ED SHS Lille-Nord de France, des laboratoires CEAC et CECILLE de l'université Charles de Gaulle – Lille 3, des écoles doctorales 1 (« Philosophie »), 3 (« Langues et Lettres ») et 4 (« Histoire, Histoire de l'Art et Archéologie ») près le F.R.S.-FNRS (Belgique), de l'échevinat de la Culture de la Commune d'Uccle et de la Bibliothèque-Médiathèque Le Phare (Uccle). La faculté de Philosophie et Lettres ainsi que le Service des Relations extérieures de l'ULB nous ont apporté des conseils et un soutien précieux.

Les conférences ont été accueillies avec une générosité et un enthousiasme sans faille par la Bibliothèque-Médiathèque Le Phare (Uccle), l'institut Fernand Cocq (Ixelles), le centre culturel Senghor (Etterbeek), la Maison du Livre (Saint-Gilles), le Café-Philo au Moulin d'Or (Lille), la Librairie V.O. (Lille) et le Café-Livres (Lille). Nous remercions les directions et le personnel de ces établissements, sans lesquels le projet n'aurait tout simplement pas eu de sens.